

10^e FESTIVAL NATIONAL DU THÉÂTRE COMIQUE DE MÉDÉA

Les voiles de l'amour affrontent les vents contraires

● La pièce *Achriatou el hob* est un plaidoyer pour la tendresse et un réquisitoire contre les comportements matérialistes.

Médéa
De notre envoyé spécial

Après une longue absence, Djamel Hamouda revient au théâtre avec l'idée de faire bouger les lignes. Le metteur en scène a travaillé sur un texte de Hamid Gouri sur conseil de Sonia Mekiou, qui était directrice du Théâtre régional de Annaba. «Le texte de Hamid Gouri m'a plu. Après l'avoir lu, je l'ai réduit de moitié pour construire ensuite la pièce. Le public ne supporte plus les longues pièces. 75 minutes est une durée parfaite pour un spectacle de théâtre», a souligné Djamel Hamouda, dans le débat qui a suivi la représentation au 10^e Festival national du théâtre comique de Médéa. La pièce *Achriatou el hob* (Les voiles de l'amour), présentée samedi soir à la maison de la culture Hassan El Hassani, repose la question du rapport conjugal, des enfants victimes de la mésestime des parents, de l'opportunisme social... Les personnages n'ont pas de nom. Cela peut donc arriver n'importe où et à n'importe qui. La fille (Faten Kessar) est peinée par la tristesse qui règne à la maison, par l'absence prolongée du père (Bachir Slatnia) et par la déprime de la mère (Zahia Zayed). Elle tente alors d'organiser une fête pour célébrer l'anniversaire du mariage de ses parents. Elle doit d'abord convaincre sa mère, qui semble avoir perdu toute envie de vivre et un père dur, névrosé, qui ne nourrit



Scène de la pièce *Achriatou el hob*

plus de sentiments envers son épouse. Une épouse qu'il traite de «vache folle». «Tu es un âne», lui réplique-t-elle. La violence verbale est là. «Cette violence est inévitable lorsque l'affrontement est entre un névrosé et une dépressive. Il enlève même sa chaussure pour la frapper. Nous sommes tous des névrosés, des malades mentaux. Il faut le reconnaître. Le père a mal vécu son enfance après le divorce de ses parents. Il était humilié à l'école. A l'université, il a adhéré au mouvement de gauche qui était dominant à l'époque. Son militantisme était plus sentimental qu'intellectuel. Devenu chef d'une entreprise, il travaillait nuit et jour en oubliant son foyer. Il voulait réussir à tout prix», a souligné Djamel

Hamouda. La fille assiste, médusée, au spectacle du conflit entre ses parents. «A chaque fois, on me fait taire par de l'argent, par une tablette. Je ne veux pas de cela», crie-t-elle. Djamel Hamouda, pour consolider son propos, reprend la chanson de Charles Aznavour *Tu te laisses aller*, sur l'ennui qui s'installe dans un couple. Le metteur en scène revendique une certaine nostalgie dans cette pièce. D'où les chants d'Edith Piaf et de Frank Sinatra. Mais aussi l'évocation de Che Guevara, de Marcel Khalifa et Pablo Neruda... Un certain souvenir de gauche. Un idéal mort ? «Je connais beaucoup de militants de gauche qui ont changé après 1989. Ils sont tous devenus des hommes d'affaires. Ils recrutent des

employés qu'ils payent mal ou qu'ils ne payent pas du tout. Donc, nous n'avons rien inventé dans cette pièce. C'est une réalité», a relevé Djamel Hamouda, refusant l'idée d'un règlement de comptes avec la gauche algérienne. «C'est plutôt une invitation aux nostalgiques à se regarder, à se remettre en cause. Aujourd'hui, tout est devenu matérialiste. D'où la fille qu'on fait taire avec de l'argent, alors qu'elle revendique de la tendresse de ses parents», a-t-il appuyé. Le père dialogue au téléphone avec F., une maîtresse (Ismahan Ferfar). Les attributs du corps sont montrés à travers l'ombre chinoise. F. entre sur scène lorsque le père se met à rêver. Un charme rompu pour le spectateur ? «F. a envahi

l'espace du père lorsqu'il s'est mis à douter. Il s'est dit qu'une fois devenu PDG d'une entreprise, il fallait qu'il fasse comme les autres en ayant une maîtresse et en fréquentant les boîtes de nuit», a précisé le metteur en scène. La pièce *Achriatou el hob*, qui souffre d'une scénographie quelque peu has been, est plus proche du drame social que de la comédie. «Je sais ce que le public veut et à quel moment il va réagir. Il faut des situations comiques et des situations de dénonciation pour convaincre ce public. Je refuse de faire de la tragédie. Je n'ai pas envie de faire pleurer les spectateurs. Je veux que le public s'identifie aux personnages et au thème. Ce qui se passe parfois dans des situations familiales dépasse l'absurde. Et l'absurde, lorsqu'on le pousse à l'extrême, devient comique», a expliqué le metteur en scène, qui revendique 35 ans d'activité dans le théâtre. Les comédiens, comme Bachir Slatnia ou Zahia Zayed, ont fourni de gros efforts sur scène sans porter réellement la charge dramatique de la pièce. Une charge plutôt lourde. La psychologie des personnages n'était, parfois, pas bien construite. La fille n'a, par exemple, pas montré toute sa douleur. Elle paraissait plus épanouie que triste. Reste que *Achriatou el hob* est un plaidoyer mélancolique pour l'amour, la tendresse, le rapprochement avec l'autre... L'appel de Djamel Hamouda pour un monde moins brut et plus humain est plutôt attendrissant de la part d'un homme, d'un artiste, qui a beaucoup donné à la culture algérienne. **Fayçal Métaoui**

AUTEUR D'UN LIVRE SUR LES HARKIS

Pierre Daum privé d'un Salon du livre en France

● Le sujet du *Dernier tabou*, enquête de Pierre Daum sur les harkis restés en Algérie après 1962, ne plaît pas à tout le monde.

Lyon,
de notre correspondant

Évincé d'un Salon du livre pour une position non officielle sur le massacre des harkis en 1962, c'est ce qui est arrivé à Pierre Daum, auteur du livre *Le dernier tabou* (éditions Solin-Actes Sud avril 2015 et bientôt Sédia Alger- octobre 2015). Alors qu'il devait être présent à Mousans-Sartoux (Alpes-Maritimes) dimanche dernier, son invitation a été annulée quelques jours auparavant par la municipalité. «J'ai été scandalement déprogrammé», explique-t-il à *El Watan*, «par une municipalité classée à gauche. Pourtant, ce Salon du livre a, depuis toujours, et encore cette année accordé une place à l'Algérie et à la guerre d'Algérie. C'est cela qui est le plus décevant. Nice ou Cannes, je n'y serai jamais invité et je le sais parfaitement, mais là... A Mousans-Sartoux, il n'est pas dans la tradition d'instrumentaliser le passé colonial, la guerre d'Algérie, à des fins électoralistes.» Mais alors que s'est-il passé ? Pour Pierre Daum, une part de la communauté harkie et plus particulièrement les enfants de harkis ont fait pression en découvrant son nom dans le programme de l'édition 2015 : «Ce village a abrité, en 1962, un camp de réfugiés harkis. Après deux semaines de silence, l'adjoint à la

culture, Marie-Louise Gourdon, commissaire du Salon m'a confié au téléphone ses raisons, en disant qu'elle a 20% d'électeurs issus de cette communauté.» Et l'historien de préciser que si beaucoup de harkis se reconnaissent dans sa vision des faits survenus après 1962, «il y a une petite partie qui s'est mise à critiquer mon travail et cela est remonté aux oreilles de l'élu. On critique mon livre précisément sur la question du massacre des harkis en Algérie à la fin de la guerre. On me reproche de ne pas suivre la version officielle qui répète depuis 50 ans en France qu'une majorité de harkis s'est fait massacrer en 1962, alors que j'argumente de regarder les choses avec plus de sérieux et d'objectivité : il y a eu des milliers de harkis tués, mais beaucoup se sont intégrés à la société algérienne et je les ai retrouvés dans mon enquête en Algérie dans leur village cinquante ans plus tard. Cela dérange certains.»

«ARRÊTEZ DE PARLER D'UN MASSACRE GÉNÉRALISÉ DE HARKIS»

Cependant, estime Pierre Daum, son analyse soulève et révèle aussi le poids de la douleur face à l'ingratitude de la France à l'égard des harkis et dont leurs enfants sont porteurs. «Quand on est enfant de harki en France, cela fait cinquante ans de souffrance. Ils sont aveuglés par leur

revendication vis-à-vis de l'Etat français.» Il faut d'ailleurs souligner que le Salon de Mousans-Sartoux, qui s'est déroulé les 2, 3 et 4 octobre, tombe juste après le 25 septembre, jour du souvenir instauré par le législateur français pour rendre hommage aux harkis. Déjà à cette occasion, Pierre Daum était intervenu dans les médias pour dire qu'il y a nécessité en France «de regarder la vérité historique en face et d'arrêter de parler d'un massacre généralisé de harkis». Pour lui, il n'y a aucun doute, à Mousans-Sartoux, «des militants d'associations de harkis qui refusent de poser cette question sont irrités par ce souhait de mettre à plat les a-priori : ils ont fait pression, menaçant la mairie de désordre dans le Salon du livre et de ne pas voter pour la majorité en place lors des prochaines élections». Pierre Daum s'est ainsi mis en porte-à-faux face à certaines associations de harkis, qui pensent que sa thèse, bien qu'argumentée, générerait la «reconnaissance de leur abandon» et de leur «massacre», pour lequel ils se battent depuis toujours. Pierre Daum sera à Alger au Salon du livre à la fin du mois pour la publication algérienne de son œuvre aux éditions Sédia. Pendant l'été, son ouvrage avait été traduit et publié illégalement en feuilleton par un journal araboalgérien. **Walid Mèbarek**

